HACKE, Jens, *Philosophie der Bürgerlichkeit. Die liberalkonservative Begründung der Bundesrepublik*

Jean Solchany

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/639>

DOI : 10.4000/ifha.639

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Jean Solchany, « HACKE, Jens, *Philosophie der Bürgerlichkeit. Die liberalkonservative Begründung der Bundesrepublik* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2007, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/639> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.639>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

HACKE, Jens, *Philosophie der Bürgerlichkeit. Die liberalkonservative Begründung der Bundesrepublik*

Jean Solchany

- 1 Voilà un livre qui décevra peut-être certains lecteurs tant son titre promet beaucoup. En lieu et place d'une réflexion d'ensemble sur la vision du monde des élites libérales-conservatrices qui ont fondé la RFA, le propos de J.H. est en réalité plus limité. L'ouvrage porte en effet sur le philosophe Joachim Ritter (1903-1974) et sur l'« école de Münster » qu'il a animée dans les années 50 et 60. Parmi les principaux élèves, sinon disciples, de ce philosophe à vrai dire largement tombé dans l'oubli – et c'est l'un des mérites de l'ouvrage que de le ressusciter –, figurent des personnalités plus connues, en premier lieu Hermann Lübbe, mais également Odo Marquard et Robert Spaemann. Le groupe formé par ces intellectuels a formulé une philosophie politique libérale-conservatrice dont J.H. souligne toute l'importance dans le processus de transformation de la pensée conservatrice allemande. Sur le plan temporel, l'étude met donc moins l'accent sur le moment fondateur de la RFA que sur la période intermédiaire inaugurée par la révolte étudiante et clôturée par la chute du Mur.
- 2 Les élèves de Ritter se voient ainsi crédités d'avoir démocratisé le décisionnisme de facture schmittienne ou l'institutionnalisme d'un Arnold Gehlen et d'un Helmut Schelsky au profit d'une réinterprétation libérale d'un fond de pensée conservateur jusque là incompatible avec la démocratie parlementaire. La quintessence de leur vision du monde serait une philosophie de la Bürgerlichkeit en adéquation avec les valeurs de la république ouest-allemande. En bref, prendre la mesure des origines idéologiques de la démocratisation de l'Allemagne dans la seconde moitié du XXe s. conduit à réévaluer la contribution de ces intellectuels que l'auteur qualifie de libéraux-conservateurs, se distinguant ainsi d'un Jürgen Habermas qui préfère voir en eux des néoconservateurs.
- 3 Assurément, le travail de J.H. impressionne. Le caractère novateur de la thématique est à souligner. De même, l'idée suivant laquelle il faut en finir avec la diabolisation par

toute une historiographie « de gauche » des élèves de Ritter comme autant d'exposants d'un néoconservatisme ambivalent se nourrissant de références douteuses, n'est pas sans pertinence. Prendre au sérieux leur philosophie politique, mener une réflexion sur la déradicalisation du conservatisme allemand, telles sont les options qui font la grande force de l'ouvrage. On pourra toutefois regretter que la contextualisation de cette pensée libérale-conservatrice ne soit pas toujours poussée suffisamment loin. Quelques courtes références à Friedrich von Hayek ou à Raymond Aron ne peuvent permettre de cerner le rôle joué par bien des intellectuels allemands ou étrangers dans l'élaboration d'une nouvelle culture libérale-conservatrice dans l'Allemagne de l'après-guerre. De même, il n'aurait peut-être pas été inutile d'insister plus sur les premières années de l'après-guerre et de la RFA. En effet, s'il est un apogée dans l'histoire du libéral-conservatisme allemand, c'est bien la période adenauerienne. Il nous semble ainsi un peu exagéré d'affirmer que l'idée de Bürgerlichkeit était d'une faible attractivité dans les années 50 (p. 257). Une telle assertion devrait pour le moins s'appuyer sur une analyse de la vision du monde non seulement des intellectuels, mais également, de manière plus générale, des élites démocrates-chrétiennes et libérales qui dominaient alors sans partage le pouvoir. Il est vrai que J.H. ambitionne moins de promouvoir une histoire sociale et culturelle des clercs centrée sur leur insertion dans de nombreux réseaux intellectuels, idéologiques et politiques que de mettre en oeuvre une histoire des idées somme toute assez classique centrée sur la restitution de la logique interne des discours. Mais ces quelques remarques ne viennent pas remettre en cause le grand intérêt d'une étude sur un sujet pionnier et qui témoigne d'un renouveau de la réflexion sur le conservatisme dont on ne peut que souhaiter la continuation.

4 Jean SOLCHANY (Institut d'Études Politiques de Lyon)